

L'Abeyille

de la Nouvelle-Orléans

Journal Hebdomadaire

Fondée le 1er Septembre 1827

Publiée par le Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, Lne., Telephone Main 4700.

Enregistré à la Poste de la Nouvelle-Orléans, Lne., comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars, 1879.

En Louisiane et au Mississipi, par an \$2.50
Pour les Etats-Unis, un an \$5.00
Par mois \$0.50

UN AMI DE MAU-VAISE HUMEUR

A cette place où sont exposées en toute sincérité les faiblesses et les vertus de l'hôtellerie française, on ne saurait laisser sans réponse des attaques vives qui viennent de se produire contre elle. Elles nous sont d'autant plus sensibles qu'elles partent d'amis que nous appelons à nous avec le désir de les contenter, non pas seulement dans des conditions profitables, mais avec l'intention de leur faire sentir notre gratitude.

Un journal américain publié à Paris, qui est un sincère ami de la France, s'est fait sans animosité certes, mais nettement, l'écho de ces mauvaises humeurs. Nous, l'écho de ces mauvais Etats-Unis. Une campagne était engagée contre le mouvement qui porte beaucoup d'Américains à venir prendre leurs vacances en France.

On leur disait, paraît-il:

—Ne passez pas l'Océan, pour vous rendre à Paris, et de là pour rayonner sur la province française. Vous serez matériellement mal reçus et puis, écorchés vifs. On ne souhaite pas votre présence. Le sentiment public ne vous est pas hostile, mais il ne vous est point sympathique.

Les choses sont allées si loin que nos affaires étrangères se sont préoccupées des répercussions éventuelles d'une campagne si contraire à la vérité. Elles ont transmis à qui de droit ces doléances justes et injustes. Elles ont demandé aux intéressés de protester, et dans la mesure où cela est équitable, de réformer leur manière d'agir.

Je demande la permission de parler ici de toute liberté de cette petite querelle de famille, comme un homme qui a récemment habité à peu près tous les grands hôtels des Etats-Unis, de New-York à San-Francisco, fréquenté les stations d'eau d'outre-mer, et fait des cures dans les endroits à la mode.

Sur l'origine même d'une telle campagne, nous ne pouvons point nous insprendre: il est évident qu'elle est d'inspiration boche. Nos adversaires savent mieux que nous que le tourisme est d'abord une source formidable de recettes, et puis une incomparable réclame industrielle et commerciale. Il y aurait de la naïveté à croire qu'ils accepteraient leur défaite sans protester sur ce terrain-là, comme sur les autres, et qu'ils ne chercheraient point à rabattre vers eux les clientèles d'avant-guerre, qui étaient trop persuadées que les eaux allemandes ont des vertus particulièrement curatives puisqu'on y rencontrait en abondance des souverains, des princes héritiers, des diplomates et des snobs.

Il n'y a qu'un moyen de combattre cette propagande-là efficacement. C'est de donner à nos hôtes quand ils nous visitent la sensation qu'ils sont chez nous mieux qu'en face. Je m'y suis employé de mon mieux dans les colonnes des journaux. Pour le reste, il ne faut pas trop s'étonner que l'Allemagne fasse insérer dans certains périodiques américains des articles de réclame touristique. Ne lisons-nous pas dans tel journal français, en d'autres occasions, des articles de réclame touristique, qui cherchent à passer leurs vacances sans trop de frais et agréablement, se font mieux servir en Suisse qu'en France. Je n'indique cette nuance de patriotisme et de bon goût que pour atténuer l'animosité que pourraient éprouver certains de nos compatriotes en face

de l'accueil que des journaux américains ont fait à une publicité qui ne nous sert pas.

Les Américains se plaignent des prix qu'ils ont à payer dans nos palaces, ou pour me servir d'un mot plus français, dans nos hôtels de premier ordre.

Il est sûr que, lorsque le dollar valait quinze francs ou davantage, les bénéfices du change ne leur donnaient pas l'occasion de s'apercevoir des élévations de tarifs dont ils se plaignent.

Aux Etats-Unis, les hôtels où l'on réside avec le plus d'agrément appartiennent à des financiers en renom. Le "Biltmore" et le "Vanderbilt Hôtel," comme le nom l'indique, ont été construits par la famille Vanderbilt et sont exploités à son profit. L'"Astoria" et le "Waldorf," pour ne parler que des grandes citadelles hôtelières de New-York, sont des œuvres de la famille Astor. Les Packers de Chicago, les plus grands marchands de viande du monde, sont actionnaires principalement intéressés dans une chaîne d'hôtels américains où ils écoulent leurs produits. Ces puissances financières ont apporté, là comme partout, l'excellence de leurs méthodes, et l'hôtellerie américaine a profité de leur expérience d'organisation et d'exploitation.

Il en va de même des stations d'eaux. Un jour, M. Pierpont Morgan s'est avisé que les eaux virginiques de "Hot Sulphur Springs" lui étaient favorables et qu'il n'avait l'Océan toujours le temps de traverser l'Océan pour aller faire une saison de bains en Europe. Il a bâti à Hot Sulphur Springs un hôtel et un établissement balnéaire qui est assurément un modèle de l'Etat français, chez nous propriétaire de tant de sources célèbres, ferait bien d'aller étudier les organisations merveilleuses.

Ayant eu le plaisir de fréquenter ces divers établissements, je tiens à signaler d'abord que la vie n'y est pas à meilleur marché que chez vous: il s'en faut. Mais ce qu'il convient de louer, c'est une vertu américaine qui est à la base de toute transaction commerciale. Les précautions sont prises pour que le client n'ait pas de surprise, pour qu'il sache constamment où il en est, pour que nulle contestation ne puisse se produire au moment du règlement des notes. On obtient ce bon accord par un procédé très simple que je voudrais voir acclimater chez nous.

Que l'on ait fait monter dans sa chambre une de ces baignoires d'eau gazeuse, la "White Rock," ou une bouteille de cette "Poland Water" qui rappelle notre Evian, que l'on ait à table commandé quelques plats supplémentaires ou d'une façon générale effectué une dépense qui viendra en supplément des arrangements prévus dans le contrat, l'homme qui nous sert vous présente avec un crayon un petit bulletin sur lequel ladite dépense est consignée. Le jour où vous payez à la caisse de l'hôtel, tous ces bulletins que vous avez signés vous sont présentés et nulle contestation n'est possible. Je ne saurais dire quelle impression reconfortante de probité apporte dans les rapports du client et de son hôte cette habitude de bon ordre qui rend impossible d'un côté toute discussion, de l'autre toute velléité d'inexacte surcharge.

Il est si évident que la crise de belle humeur dont souffrent, paraît-il, certains Américains, dont nous avons reçu la visite, est une "crise de confiance" que l'Office National du Tourisme, dont j'ai l'honneur de faire partie, répondant à la suggestion du ministre des affaires étrangères, vient d'inviter nos palaces à faire connaître le prix de leurs appartements, de leur pension complète, et que l'Agence officielle dont nous disposons sur ce point délicat tous les Américains qui, avant de s'embarquer, veulent savoir où ils pourront descendre et quel prix un séjour à Paris, en France, leur coûtera.

La question est d'une telle importance pour fortifier entre les deux pays les bons rapports moraux, qu'un séjour

chez nous doit contribuer à créer ou à renforcer, qu'on me permettra d'y revenir.

Nos hôtels français ne sont pas seulement des guichets de banque, mais des alliés ou des adversaires de la cordialité politique franco-américaine dont nos affaires étrangères veulent élargir les bases.—Hugues le Roux.

LA FEMME DE DEMAIN

Cette évolution de la femme en quatrième vitesse vers la haute hiérarchisation des carrières industrielles et libérales, leur venue aux principales tribunes, leur part désormais assurée à toutes les fonctions sociales, l'habileté qu'elles montrent à s'organiser sur les positions si énergiquement conquises, nous peut inquiéter, par le fait qu'elles mettent de côté nombre de délicates vertus qui étaient à nos yeux les plus délicieuses apanages de leur sexe et dont nous étions fiers d'être les bénéficiaires.

La femme de demain, s'inquiète à ce propos M. Uzanne dans la Dépêche, qui sera notre compagnon de chasse aux ambitions, aux honneurs, à tous les capitoles des succés glorieux, restera-t-elle, si peu de ce soit, l'ange du foyer, la mère de famille couveuse attendrie de sa progéniture? Saura-t-elle désormais s'associer aux conceptions de nos apôtres de la science, et toute la science, l'art, l'industrie, la littérature qu'elle saura enseigner ne détruiront-elles pas en elle son subtil instinct, sa grâce faite de faiblesse et sa délicieuse inamicalité femelle que l'humanité serait inconsolable d'avoir perdus, même au point d'en mourir?

LET EFFETS DE LA PROHIBITION

Tout habitant des Etats-Unis boit annuellement en moyenne cent tasses de café de plus qu'avant la prohibition. D'après un rapport publié par la National Coffee Roasters Association, basé sur des statistiques du Federal Bureau of Foreign & Domestic Commerce et du New-York Coffee Exchange, la consommation en café per capita durant les deux premières années de la prohibition a dépassé de 21 p. c. la consommation moyenne des dix années antérieures.

Plus de la moitié de la production mondiale de café est actuellement consommée par les Etats-Unis. La production mondiale durant l'année expirée le 30 juin 1921 a été d'environ 2,500,000 de livres anglaises. Les importations des Etats-Unis, au cours de cette période, ont été de 1,352,320,135 livres, dont 70,718,539 ont été réexportées et le reste livré à la consommation.

En comptant la consommation à la livre, cela donne un total de 51 milliards 264,063,840 tasses, ou 484 tasses de café par an pour chaque habitant des Etats-Unis.

ANTISEPSIE MODERNE

On n'a pas fini de longtemps de découvrir les services qu'on peut tirer des découvertes modernes. C'est ainsi qu'une nouvelle méthode pour détruire par l'électricité les microbes qui infectent les blessures a été appliquée dernièrement à l'hôpital Royal du comté de Sussex par un chirurgien, le docteur Collingwood Fenwick.

Cette méthode fait l'objet d'une longue communication parue dans le "British Medical Journal."

Un homme avait au bras une plaie dont n'avait pu avoir raison aucun des traitements habituels. Le docteur Fenwick plaça le bras du patient dans un appareil de porcelaine, dans lequel il fit passer un courant électrique.

Le jour suivant, la blessure avait déjà meilleur aspect. Chaque jour elle s'améliorait grâce au traitement électrique, et le troisième jour elle était complètement guérie.

C'est la première fois, croit-on, que l'on emploie l'électricité pour détruire les bactéries.

Mettez votre annonce dans L'Abeyille, vous en obtiendrez de bons résultats.

OBSEQUES GRANDIOSES POUR CARUSO

Les obsèques de Caruso ont eu lieu en présence d'une foule énorme. La messe de Requiem a été célébrée en l'église royale de San Francisco di Paola et a été chantée par un chœur de deux cents personnes. Le cercueil composé d'un premier cercueil en crystal recouvert d'un second en bois a été transporté à l'église sur un char traîné par six chevaux.

Sur tout le parcours du cortège, les troupes échelonnées avaient peine à contenir la foule qui encombrait également les fenêtres, les balcons et les toits. Des discours ont été prononcés par le préfet au nom du roi et du gouvernement, par le directeur du Conservatoire, le maire de Naples et le représentant des artistes. Le char funéraire disparaissait sous les couronnes, dont celle de la ville de New-York.

Le cercueil a été déposé dans un caveau provisoire. Tous les magasins ont été fermés en signe de deuil.

LA SUCCESSION DU GRAND TENOR

Mme Caruso a officiellement demandé au ministère des affaires étrangères de charger l'ambassadeur d'Italie à Washington de faire apposer les scellés sur l'appartement de son mari défunt, à New-York, en attendant qu'une décision soit prise sur la disposition de ses biens. La cour ici a décidé de mettre sous séquestre toutes les propriétés de Caruso jusqu'à ce qu'il ait été statué sur les droits que Mme Caruso pourrait faire valoir au nom de sa fille.

Le juge de paix de l'arrondissement, à la demande de Mme Caruso, a mis sous scellés l'appartement où est mort le ténor à l'hôtel Vesuvius. Cette mesure a été prise pour mettre en sûreté les documents et autres papiers du défunt.

On dit ici que Caruso avait en 1919 rédigé un testament par lequel il laissait toute sa fortune, aux termes de la loi italienne, à son frère et à ses deux fils. Depuis, le ténor s'est marié aux Etats-Unis, et la naissance de sa fille Gloria a changé la situation. D'après la loi italienne, elle est la seule héritière légale, à l'exception d'une partie des biens, que la loi accorde à la veuve.

ENRICO CARUSO

Caruso est né le 26 février 1873, il avait donc un peu plus de 48 ans. Son père était un mécanicien et un inventeur. Dans sa jeunesse, et c'est lui qui le dit, il fut dissippé, aut qu'un gamin peut l'être. Il avait le goût de la mer et il passait une partie de ses journées sur les quais, inspirant toujours qu'un jour ou l'autre, il finirait par prendre le large. Ses maîtres d'école et son père avaient beaucoup de difficulté avec lui et il leur était souvent nécessaire de le punir sévèrement. Il pensait sa mère alors qu'il avait quinze ans. Cet événement décida de sa carrière et négligeant son métier de mécanicien qu'il pratiquait avec son père, il se mit à chanter ici et là dans les petits concerts et les églises.

MARTINELLI A LA PLACE DE CARUSO

Londres.—Une dépêche de Milan au "Daily News" dit que Giovanni Martinelli remplacera le tenor Enrico Caruso, au Metropolitan de New-York. Elle dit aussi que cette nouvelle a été obtenue à une source autorisée.

FAMINE EN RUSSIE

Paris.—Une dépêche de Reval dit qu'une dizaine de millions de paysans errent dans la Russie, poussés par la famine vers les villes, notamment vers Moscou.

Les troupes envoyées pour combattre l'épidémie de choléra, par l'état sanitaire des paysans que le choléra décime est effroyable.